

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on étudie Schopenhauer, la question philosophique qui se pose est celle-ci : sa doctrine est-elle un progrès ou un recul vis-à-vis du Kantisme, dont elle se réclame ? M. Bossert, plus soucieux, semble-t-il, de faire revivre l'homme que de critiquer ses conceptions, ne se prononce pas explicitement sur ce point.

§

Parmi les fins multiples de l'Art contemporain, il y a lieu, selon M. Paul-Louis Garnier, de distinguer deux tendances maîtresses, la tendance sociale et la tendance individualiste. L'esprit de la jeune Europe, l'esprit de la social-démocratie contemporaine semble devoir provoquer l'éclosion d'un art d'humanité orienté vers l'intelligence des formes familières et des grands labeurs de la vie moderne. C'est un art optimiste, imbu des espérances, des sentiments et des idées qui mûrissent dans la conscience des foules modernes. Mais la tendance sociale est dangereuse. A l'extrême, elle confine à l'utilitarisme, à « l'idée fainéante de l'art civique et utilitaire ».

L'art éternel, le grand art regarde ailleurs. C'est du sentiment de l'univers, de l'espace, de l'immensité inconnue, qu'il s'inspire, tout comme la grande métaphysique. Aujourd'hui, il semble que ce soit la musique qui exprime le plus adéquatement cette inspiration. La musique allemande n'est-elle pas « l'auxiliaire de la pensée pure, et mieux encore, le lieu où celle-ci s'informe plastiquement, jusqu'à se résoudre en tragédies étincelantes où les héros s'exhaussent à la souveraineté surhumaine des symboles philosophiques ? » Par là, la musique paraît aujourd'hui l'art libérateur par excellence. En elle survit et se développe la tendance individualiste et héroïque, qui reste la manifestation la plus saine, la plus véritablement fondamentale de l'art. L'idéal social menace de devenir un joug. Il importe que l'art s'en délivre. Que les diverses activités esthétiques imitent en une certaine mesure la fougue d'indépendance et l'amoralisme de l'art musical. « L'issue qui libérera l'art de l'oppression sociale contemporaine, c'est l'orgueilleux tourment de surpasser les valeurs reconnues, c'est la renaissance impérieuse d'une volonté de conquête et de connaissance, le besoin de se saisir par rapport à l'univers, de mesurer l'espace et d'évaluer l'infini, c'est la volupté de dépasser les idées atteintes, de se hausser vers de plus purs absolus, par delà les confins de la vie, ou de sonder l'abîme

inconnu qui se cache derrière les actes et les passions, dans l'ultime solitude de la vie même... »

La conclusion de l'auteur est nietzschéenne, mais elle dénote une compréhension des catégories esthétiques et métaphysiques apparemment plus large que celle de Nietzsche. Je ne puis donner ici qu'un court aperçu des idées contenues dans ce livre sur les fins de l'Art contemporain. Je ne puis suivre l'auteur dans ses amples développements et dans ses jugements hardis, notamment sur l'art germanique et l'art russe. Cela est à lire. En matière esthétique, pour sortir du lieu commun et dire vrai, il est indispensable — et c'est le cas chez M. Paul-Louis Garnier — d'unir deux qualités : un tempérament artiste et une réflexion indépendante.

§

C'est aussi sur une philosophie individualiste que M. Roussel-Despierre appuie ses considérations touchant l'Idéal esthétique. L'autonomie individuelle se prouve *a posteriori* et *a priori*; *a posteriori*, par la décadence des dogmes et la dispersion des croyances traditionnelles; *a priori*, par la constitution même de la conscience. Délivrée des contraintes, la conscience a besoin d'un idéal. « La beauté est cet idéal prochain que poursuit l'inquiétude humaine. Elle est l'unique vérité nécessaire, comme elle est la forme la plus pure de la moralité ». Sur l'alliance étroite du principe d'autonomie individuelle et de l'idéal esthétique peut se fonder finalement une philosophie sociale, « celle peut-être qui succédera à l'orgueilleux et stérile despotisme et de la Science et de l'Industrie ».

Je ne voudrais point chicaner M. Roussel-Despierre à propos de questions de mots. Mais, si la philosophie a quelque utilité, n'est-ce pas avant tout parce qu'elle clarifie les notions communes en en précisant la signification et en maintenant entre elles les distinctions nécessaires? Or n'est-ce pas aller à l'opposé de ce travail de discrimination que de commencer par dire que la beauté est l'unique vérité nécessaire, et qu'elle est la forme la plus pure de la moralité? Apprendre ainsi les catégories les unes pour les autres, on risque de ne plus s'entendre. La thèse de M. Roussel-Despierre, bien qu'il l'expose et la défende avec talent, repose sur une confusion d'idées. Et je me demande aussi en quoi la science est « despotique », et en quoi son despotisme est « orgueilleux et stérile ». La science aspire à être vraie, et rien qu'à cela. Qu'on dise de la nature qu'elle est despotique, qu'elle nous